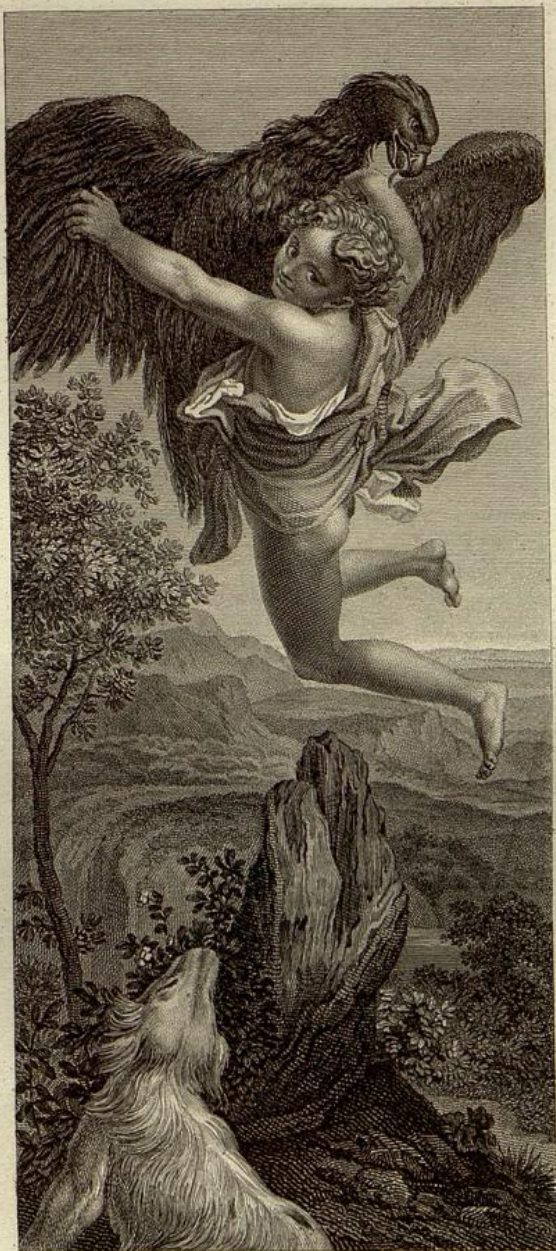


CORREGGIO.

Lombardische Schule.



Gez. von St. Pörgen

Grav. von S. Eysner

GANYMED.



Antonio Allegri, genannt da Correggio.

Die Entführung des Ganymed.

Auf Leinwand. — Höhe: 5 Schuh 2 Zoll. Breite: 2 Schuh 3 Zoll.

Ganymed, ein phrygischer Fürstenson, nach der Meisten Meinung Sohn des Troas und der Kallirrhoe, war nach Ovid »der Schönste der sterblichen Erdbewohner.« Jupiter sah ihn auf dem Berge Ida seine Heerde weiden, und des Jünglings reizende Gestalt gefiel ihm so sehr, daß er ihn unter die Unsterblichen zu versetzen beschloß. Er ließ ihn daher durch seinen Adler in den Olymp entführen, wo er ihm das Geschäft übertrug, an der Tafel der Götter den Nektar zu kredenzen, da eben Hebe dieses Amt verloren hatte. — Geschichtlich untersucht, ergibt sich, daß Ganymed vom lydischen Könige Tantalos (nach Andern, von Minos von Kreta) geraubt wurde, und aus Schmerz über die Trennung von seinem Vater starb, worauf seine Gebeine in Jupiter's Tempel beigesetzt wurden. Daraus nun bildete die dichterische Phantasie der Hellenen die Fabel der Entführung durch Jupiter.

Dichter, Mahler, Steinschneider und selbst Bildhauer übten ihr Talent häufig an der Darstellung dieser Mythe; und wirklich ist die Situation der Entführung eines schönen Knaben durch einen Adler, wenn auch nicht erhaben, doch immer anziehend; da er die wirkendsten Contraste anmuthiger Formen gegen rohe Kraft, die reizendsten Wendungen und Verkürzungen u. s. w. anzubringen erlaubt. Höher aber, als bis zum Reizenden, Augengefälligen, können wir den Werth dieses Stoffes nicht anschlagen; da die höheren Forderungen der Kunst, nach welchen eine erhabene oder gemüthreiche sittliche Idee dem vollkommenen Kunstwerke zum Grunde liegen muß, hier nicht befriediget, oder vielmehr gar nicht in Betracht genommen werden. So haben die Künstler es selbst mit der Charakteristik Ganymed's meistens unbestimmt gehalten; wir müssen annehmen, daß er entweder

weiß, daß es Jupiter ist, der ihn in's Reich der Unsterblichen versetzt, oder, daß er sich bloß von einem Adler geraubt sieht. Im ersten Falle müßte ein edler Ausdruck der seligsten Freude sein Antlitz verklären, und so genommen, würde auch die tiefste Bedeutung in den Gegenstand gelegt, deren er fähig ist. Im zweyten Falle aber könnte sein Ausdruck kein anderer seyn, als der des heftigsten Schreckens. Meistens hielt man sich aber in der Mitte, und selbst *Correggio*, dem doch gewiß die lebendigste Charakteristik zu Gebote stand, läßt seinen Gany-med höchstens so behaglich, als ein Knabe auf der Schaukel sich fühlen mag, aus dem Bilde sehen. — Daß es nicht an Darstellungen im zweyten Sinne fehlt, davon liefert ein Bild *Rembrandt's* den Beweis, welches freylich aussieht, wie ein Homer, in's Plattdeutsche übersezt, klingen möchte; sein Gany-med ist ein Bauernjunge mit entseßlich verzerrtem Gesichte, und damit kein Ausdruck der Angst fehle, so — o heilige Kunst! — läßt er sie noch körperlich auf die unanständigste Art wirken.

Correggio's Hauptverdienste finden wir auch in diesem Blatte wieder; zuerst eine graziose Haltung, die sich selbst bis auf den Adler erstreckt, welcher den Knaben beynähe zu lieblosen scheint und ihn mit größter Behuthsamkeit festhält, während jener sich ihm traulich anschmiegt. Eben so verdienstlich sind Färbung, Beleuchtung und Hellsdunkel, wenn gleich die zartesten Töne und Lasuren durch die Zeit hier und dort etwas verwischt sind. Der Hauptschaden entstand daraus, daß dieß Gemählde, bevor es im *Belvedere* aufgestellt wurde, sich in einem Locale befand, wo es der täglichen Einwirkung der Sonnenstrahlen theilweise ausgesetzt war. — Wir verdanken dieses, so wie die übrigen Gemählde *Correggio's*, der großen Kunstliebe Kaiser *Rudolphs des II.*, der sie in Prag sammelte, woher sie nach Wien gebracht wurden.

Von *Correggio's* Zauberpinsel besitzt die Kais. Gallerie noch: *Io und Jupiter*, eines seiner Hauptwerke; — ein Brustbild Christi mit dem Kreuze; — das Brustbild eines heil. *Sebastian's*; — *Jesus* treibt die Verkäufer aus dem Tempel, eine geistreiche Skizze; — zwey *Madonnen-Bilder*, das eine mit dem *Jesus-kinde*, Bruststück; das andere, noch mit dem kleinen *Johannes*, Kniestück; das erstgenannte dürfte jedoch mit größerer Sicherheit dem *Rondani* zugeschrieben werden. Aus des Meisters Schule besitzt die Kais. Gallerie die bekannte *Madonna della Zingara*. — Der, lange für *Correggio's* Werk gehaltene *Amor der Vogenschneider*, ist von *Parmeggiano*. Wir werden später auf diese Gemählde sowohl als auf den Maler selbst zurückkommen.

ANTONIO ALLEGRI, surnommé DA CORREGGIO.

L'ENLÈVEMENT DE GANYMÈDE.

Sur toile. — Hauteur 5 pieds 2 pouces, Largeur 2 pieds 3 pouces.

GANYMÈDE, fils d'un prince phrygien, selon la plupart fils de Tros et de Kallirrhoé, fut suivant Ovide le plus beau des mortels. Jupiter le vit faisant paître son troupeau sur le mont Ida, et fut tellement épris de la figure charmante du jeune homme, qu'il résolut de le mettre au nombre des immortels. Il le fit donc enlever par son aigle, qui le transporta dans l'Olympe, où il eut l'emploi de verser le nectar à la table des Dieux, emploi que Hébé venait de perdre. Suivant les recherches de l'histoire Ganymède fut enlevé par Tantale, roi de Lydie, ou selon d'autres par Minos, roi de Crète, et fut si accablé de douleurs d'être séparé de son père qu'il en mourut; il fut enterré dans le temple de Jupiter. C'est de là que l'imagination poétique des Grecs forma la fable de l'enlèvement par les ordres de Jupiter.

Poètes, peintres, graveurs en pierre et même des sculpteurs ont souvent exercé leurs talents à représenter cette fiction. En effet la représentation de l'enlèvement d'un beau jeune homme par un aigle, sans être un sujet très-relevé, est cependant agréable; l'artiste peut y employer de frappants contrastes entre de belles formes et une nature forte et sauvage, et y dessiner les mouvements et les raccourcis les plus agréables etc. Mais aussi c'est tout le prix d'un sujet de cette nature, qui n'a d'autres charmes que celui de plaire aux yeux; puisque les prétentions plus nobles de l'art, qui exigent que chaque sujet ait pour base une idée morale, sublime ou sentimentale, ne satisfont pas dans ce tableau, ou plutôt ne s'y trouvent pas du tout. Aussi les artistes n'ont-ils guères été d'accord sur le style du caractère de Ganymède; car il faut nécessairement supposer ou que celui-ci sache que c'est Jupiter qui le transporte dans l'empire des immortels, ou bien qu'il ne se croie enlevé que par un aigle. Dans le premier cas il

faudrait que sa figure fût animée de l'expression noble d'un bonheur plus que terrestre, et alors le sujet exprimerait l'idée la plus sublime dont il est susceptible; dans le second cas il ne pourrait y avoir d'autre expression que celle d'une extrême frayeur. Cependant la plupart des artistes ont tenu le milieu, et le Corrège lui-même, qui possédait si bien l'art de donner le vrai caractère, représente son Ganymède tout au plus avec la gaieté d'un garçon assis sur une escarpolette. Il ne manque pas de sujets suivant notre seconde hypothèse, et Rembrandt nous en fournit une preuve dans un tableau, qui est à peu près ce que serait Homère traduit en patois; car son Ganymède est un petit paysan dont le visage est horriblement tourmenté; et pour qu'aucune expression de l'angoisse n'y manque, à la honte de l'art, il lui fait produire les effets corporels les plus abjets.

Nous retrouvons dans l'enlèvement de Ganymède les mérites principaux du Corrège; d'abord une attitude gracieuse et même dans le dessin de l'aigle, qui semble caresser le jeune homme, le tenant avec la plus grande précaution, tandis que celui-ci se presse avec confiance contre lui. Le coloris, les lumières et le clair-obscur du tableau ne sont pas d'un moindre mérite, quoique les teintes les plus délicates et les glacis aient été ça et là effacés par le tems. Le mal principal est qu'avant que ce tableau ait été placé au Belvédère, il s'était trouvé dans un lieu exposé en partie aux effets des rayons du soleil. Nous devons ce tableau ainsi que plusieurs autres du Corrège au grand amour que l'Empereur Rodolphe II. eut pour les arts; ce fut ce monarque qui en fit une collection, qui ensuite fut transportée à Vienne.

La galerie impériale possède en outre du pinceau magique du Corrège: Jo et Jupiter, un de ses plus grands chefs d'oeuvre; un buste de Jésus-Christ portant sa croix; — un buste de St. Sébastien; — Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple, esquisse faite avec beaucoup d'esprit; — deux Saintes Vierges, dont l'une avec l'enfant Jésus est en buste, l'autre avec le petit Saint Jean est peinte jusqu'au genoux, quoiqu'on puisse attribuer avec plus de sûreté le premier de ces deux tableaux à Rondanini. Outre cela la galerie impériale possède de l'école de ce maître: la fameuse Madonna della Zingara. L'Amour taillant son arc, regardé long-tems pour un oeuvre du Corrège, est de Parmeggiano. Nous reviendrons dans la suite à ces tableaux aussi bien qu'au peintre même.